

Des mains singulières.

Cinq artistes du Maroc des marges.

**Aïcha Aboutaleb, Ben Ali, Ali Maimoun,
Saïd Ouarzaz, Baba Oum**



Saïd Ouarzaz, *Vision*, en bleu et jaune, sur toile.

du 19 janvier au 25 février 2023

Ombres blanches

• **Galerie et librairie V.O. rue Mirepoix** •

Une école d'Essaouira ou des artistes singuliers ?

Les cinq artistes présentés dans ce cadre de cette exposition sont originaires du Maroc des marges, d'Essaouira et de Safi, pas des métropoles marquées par la modernité. Est-ce que cela crée pour autant un lien entre eux ?

Ben Ali, Aïcha Aboutaleb, Ali Maimoun, Saïd Ouarzaz et Baba Oum peuvent être rattachés à un phénomène nommé parfois l'école d'Essaouira.

Selon Mickaël Faure, il n'y a pas d'école d'Essaouira mais « une communauté artistique d'Essaouira – celle des artistes qualifiés de « singuliers » : communauté informelle de créateurs étranges – insolites et fortement individués – et étrangers aux circuits habituels de l'art,

comme à ses codes, arcanes et acteurs multiples ». Le même critique relève « quelques dénominateurs communs, par-delà une logique diversité des formes. Ainsi, par exemple, du point coloré, si caractéristique d'une manière picturale forte à Essaouira {...} une manière de peindre le point plus conforme, bien sûr, à l'art africain (ou aborigène) {...}, la couleur, aussi, si présente, variée, maîtresse {et les formes}, les rythmes et leurs motifs souvent répétés et audacieux : comme des entrelacs interrompus de courbes, de lignes ou de superpositions de figures qui se distordent ou s'enchevêtrent ». La seule femme de cette sélection originaire de Safi, sur la côte atlantique du Sud du Maroc. Elle aussi est autodidacte.



Essaouira, toujours rêvé, et dans l'inattendu du quotidien

« Je suis à l'Hôtel des Îles, dans cette chambre qui m'est amicalement réservée. Je suis assis dans un fauteuil... la fenêtre grande ouverte. Je regarde la mer, la baie infiniment belle, je ne me lasserai jamais le dire et de le redire. Je regarde, je contemple à droite, l'île, le port, ses chalutiers haut en couleur qu'une main aurait posés là contre la digue sous un ciel bleu traversé de mouettes en vol serré, dispersé en éclat de blancheur marqué d'un cri rauque. À ma gauche ces lumineuses bandes de sable, ces dunes ondoyantes s'avancant vers la mer et sur la plage les ruines d'un palais effondré. Le temps suspendu je ne sais plus depuis combien d'années, mais cela importe si peu, car à chaque fois, dans la même position je regarde la mer infiniment elle-même, le vide, le silence. Ce jour-là cette fois plus que jamais.

Une présence vivante charnelle ; ce n'est plus cette réalité qu'on nomme la ville, de ce nom étrange de : Mogador ou Essaouira perdu dans un lointain indicible. Ce sentiment singulier, enveloppant qui fait qu'elle se tient près de vous, de la naissance à la mort, qu'elle veille sur vous, silencieuse, indicible tendresse et vous voilà revenu auprès d'elle quand le destin vous aura marqué. {...}

Lieu unique, ville unique en notre pays, chargée d'une gloire paradoxale en apparence, car, aux yeux d'une histoire en survol elle n'aurait pas les titres d'un passé glorieux lui permettant de rivaliser avec Fès ou Marrakech. Hésitation. Comment et pourquoi se tourner vers le passé, entrer dans le désert de l'histoire, quelle nécessité de s'enfermer dans la poussière des livres, alors qu'on est sous [e charme énigmatique de cette cité, qu'on se risquerait à nommer, telle une princesse endormie, n'était-ce la crainte de tomber dans un cliché éculé, au risque de rompre ce charme, cette intense poésie subtile, insaisissable qui vous gagne à chaque pas, alors que le spectacle de la rue, des choses et des gens ne diffère en rien de ce qu'on est habitué à voir (dans la rue)? ailleurs. Pour autant, quand on en vient à vouloir cerner certaines réalités, la ville Essaouira/Mogador se tient toujours entre l'épopée, le mythe et le prosaïsme de l'Histoire : elle est toujours rêvée inséparablement, même dans l'inattendu de la réalité quotidienne. »

Edmond El Maleh, extrait de *Patrimoine et esprit des lieux*, 2004, p. 22-25



BEN ALI

Né en 1966 à Essaouira. **Abdelghani Ben Ali** est un ancien pêcheur qui s'est adonné à l'art lorsque sa barque a fait naufrage. Autodidacte il peint, sculpte à partir de matériaux de récupération.



Le travail de Ben Ali s'inspire de nombreuses années passées en mer au cours desquelles il a perdu nombre d'amis et famille, mais il doit aussi à son père le peintre Ali, une figure majeure de la scène artistique souirie, qui élaborait des œuvres graphiques complexes autour de la sexualité.

Ben Ali s'est lancé en tant qu'artiste au milieu des années 2000, dans un petit atelier de la Joutiya d'Essaouira (le marché aux puces), située dans le quartier industriel. Arriver jusqu'à lui au milieu de ce labyrinthe de tas de ferrailles est déjà l'occasion de se dépayser. On est loin de la côte atlantique et des remparts de Mogador!

Là il récupère, détourne, bricole et crée d'étranges œuvres, sombrement colorées, sur du bois, de la toile, des meubles ou d'autres objets en 3D.

Ben Ali dit « je peins parce que je suis le fils de mon père » et parce que « pour moi, pêcher et peindre, c'est la même chose ». Il dit : « Je continue l'œuvre de mon père. Dans mes peintures se trouvent tous les fantômes, ils apparaissent petit à petit sur la toile, comme les souvenirs d'un rêve d'enfant ».

Nous retrouvons ces esprits, ces djinns et démons, qui traversent les créations de nos créateurs d'Essaouira.

Alexandre PAJON



Ben Ali, Ardoises (p. 8-9).

AÏCHA ABOUTALEB

Artiste autodidacte née en 1972 à Safi et vit à Essaouira. **Aïcha Aboutaleb** a inventé son propre style par l'utilisation de jet de seringue qu'elle projette ensuite sur la toile. Entourée d'une famille d'artistes, mais dissuadée dès le départ de prendre la voie de l'art en raison de nombreuses difficultés liées à la discipline, le manque de moyens et d'être une femme artiste au Maroc. Aïcha a tout de même décidé de suivre sa voie intérieure et se projeter à devenir une artiste reconnue comme sa tante Fatna Gbouri.

À force de courage et de combativité, Aïcha Aboutaleb a réalisé son rêve de devenir une artiste, maintenant reconnue et exposée au Musée Mohammed VI d'Art Moderne et Contemporain de Rabat!



« À la différence de la technique déployée par Pollock, le type de « dripping » dont Aïcha fait usage découle d'une technique spécifiquement orientale. En l'occurrence, celle utilisée par les tatoueuses de henné qui dessinent sur la peau des arabesques et autres motifs traditionnels à l'aide de seringues, seuls instruments en mesure d'assurer une précision et une netteté de détails.

Au sens propre du terme, aidée par deux types de seringues, Aïcha injecte plus qu'elle ne projette sur ses toiles sa palette de couleurs chatoyantes pour retranscrire ses « rêveries », ou plutôt ses « transes », tournant autour de l'océan et de ses ondolements, des poissons et de leurs frémissements, des oiseaux et de leurs plumages, ses sources principales d'inspiration.

Il ne faut surtout pas essayer, à la vision de ses vertigineuses répétitions bigarrées jusqu'à l'infini, de vouloir se raccrocher à un quelconque soupçon de réalisme figuratif. Ainsi qu'elle le dit avec force, depuis ses toutes premières créations, seuls l'abstrait et la couleur constituent ses moteurs d'expression.

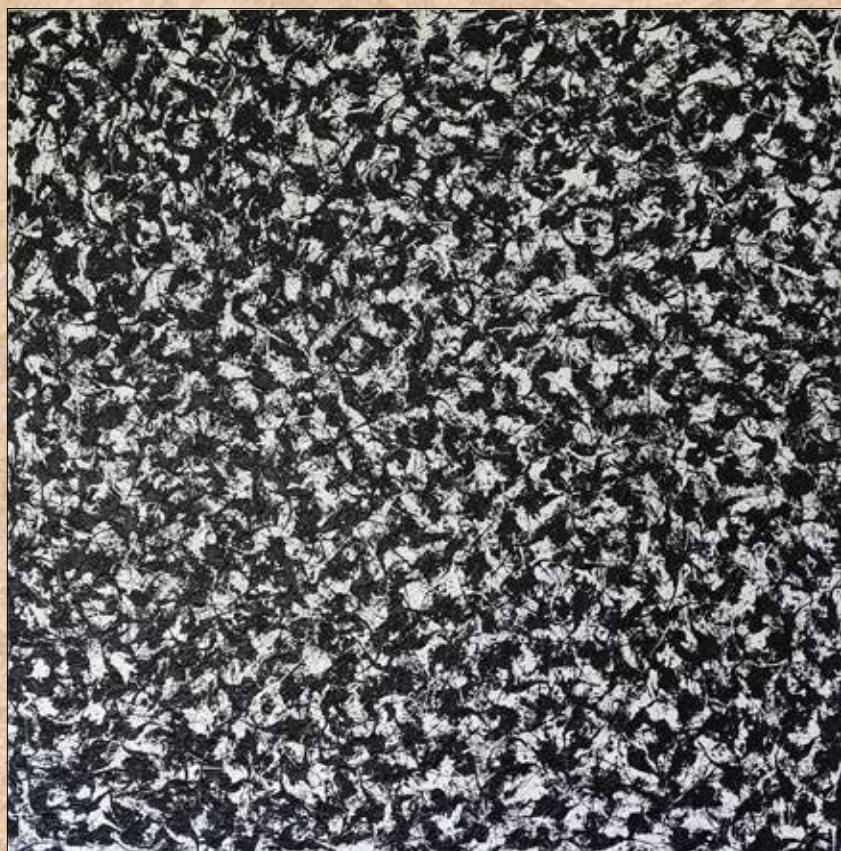
À l'image, au fond, de la toile d'araignée et de ses labyrinthiques enchevêtrements, toute la puissance des œuvres d'Aïcha réside dans sa capacité à faire naître une manière parallèle, quasi-tridimensionnelle, de susciter un choc esthétique absolument unique pour qui prend la peine de s'y laisser capter. »

Philippe DAYAN

*Comme je n'aime pas la verdure qui reste après la mort.
Je vais m'accrocher aux murs pour que ma folie ne me
culbute pas*

Eh bien la chaise ne m'intéresse que si elle est vide de moi.

Abdallah Zrika, *Insecte de l'infini*,
éd. de la Différence, 2007



Aïcha Aboutaleb, *Chute*, en noir et blanc, sur toile.



Aïcha Aboutaleb, *Chute*, en bleu, sur toile.

ALI MAIMOUN

Né en 1956 à Ouarzazate, **Ali Maimoun** est installé près d'Essaouira. Maçon de profession mais aussi menuisier, il a débuté son travail artistique au cours des années 90. La vocation créatrice d'Ali Maimoun s'est d'abord exercée dans la sculpture sur pierre puis, sur des racines de thuya dont il tira des représentations zoomorphes ou humaines. Puis il se mit à la peinture, puisant ses thèmes dans les sujets du quotidien et y intégrant des figures issues des mythologies africaines. Sa technique mêle sculpture sur bois et une matière épaisse issue de pigments mêlés à de la sciure.



« Avant j'étais berger, puis maçon, et maintenant je me définis comme un artiste »

Ali Maimoun, juin 2011.

Par cette simple évocation des métiers qu'il a exercés, Ali Maimoun trace un chemin et nous apprend qu'il estime avoir en tant qu'artiste une tâche à accomplir. Il nous présente aussi son art, né du rêve et de la nature, mais nullement évanescent ou chimérique car empreint de l'esprit du bâtisseur. La force et la présence exprimées par ses œuvres sont ainsi comparables à celles d'un menhir dressé en plein champ!

{...}

Art tribal, art aux accents africains et berbères, art magique et onirique, art des transes rituelles : l'art de Maimoun est plus ou moins tout cela, et plus encore, car ses tableaux et ses sculptures contiennent avant tout ce qui ne se dit pas.

Ali Maimoun ne suggère pas un ailleurs imaginaire, il donne à voir sans hiérarchie et sans ordre apparent la totalité du monde dans ses dimensions tant physiques que spirituelles. Sa peinture révèle les liens invisibles qui unissent la nature animale et humaine avec le ciel et la terre. Elle s'affirme dans son étrangeté familière avec la frontalité d'une apparition.

Ali Maimoun peint avec une constance sans cesse renouvelée des créatures massives à pieds d'éléphant et à corne de bélier affublées d'une myriade de bestioles envahissantes et goulues.

Les formes animales et humaines s'engloutissent et s'engendrent dans un mouvement frénétique et programmé. Les multiples lézards et salamandres fonctionnent comme les cellules ou comme le squelette vivant de grands totems zoomorphes.{...}

Tous les esprits sont convoqués par la peinture, et l'œil est partout. Cet œil ne regarde pas, ne juge pas, il protège. Cet œil multiple et vivant est peut-être celui du guide tutélaire détenteur du savoir secret qui structure et organise le monde.

Au travers et autour de ces créatures hallucinées et espiègles, fruit d'une réalité transfigurée par la mémoire et l'imaginaire, s'exprime alors une force vitale puissante et génitrice.

Catherine CONIL



Ali Maimoun, Totem, bois, pigments et sciure.



Ali Maimoun, Traces, en bleu et rouge, sur bois, pigments et sciure.

SAÏD OUARZAZ

Né en 1965 dans la région rurale d'Essaouira, **Saïd Ouarzaz** est un artiste autodidacte. Cultivateur par tradition et maçon de métier, il a commencé sa carrière artistique par réaliser des sculptures bien étranges en diverses matières, puis très vite il est passé à la peinture.



« Le génie de Ouarzaz »

En 1996, Frédéric Damgaard, ce grand découvreur des talents souïris, avait exposé Saïd Ouarzaz. Il parlait à son propos d'une « peinture fulgurante, gestuelle », dans « l'immédiateté ». Aujourd'hui, nous retrouvons cette force originelle. Ce peintre autodidacte a créé, à partir de représentations ancestrales, quasi animistes, un univers unique. Ouarzaz n'est pas dans le fil de l'histoire, il est en deçà ou au-delà de l'histoire, tout comme ses pairs Tabal, Baki, Maimoun ou Ben Ali, mais avec quelque chose de bien à lui. Il n'est pas possible de parler d'art brut ou naïf. La peinture de Ouarzaz s'affirme bien dans ce mouvement avec ses figures animales et végétales inspirées par un univers paysan mais ne s'y réduit pas.

Le daimôn de Ouarzaz

Dans les tableaux de Ouarzaz, on distingue souvent des figures de démons, au sens d'un génie familier, mi-homme mi-animal, un esprit qui nous accompagne. Socrate avait son daimôn qui lui soufflait des réponses. Platon, dans *Le Banquet*, revient sur ces êtres intermédiaires entre les hommes et les dieux grâce auxquels la divination et la magie sont possibles. On voit certains de ces êtres danser chez Tabal. Le daimôn de Ouarzaz est plus grand, plus fort. Il peut envahir toute une toile et entraîner le spectateur avec lui. La force de l'œuvre de Ouarzaz tient à ce génie tellurique. C'est lui qui nous conduit vers un monde que l'on dirait proche de celui de Jackson Pollock. Quand Pollock part de l'art occidental pour rejoindre la cosmogonie des Amérindiens, Ouarzaz part de sa terre pour rejoindre une abstraction qui joue du dripping et de techniques renouvelées (dilutions, taches

et superpositions). Dans la cosmogonie de Ouarzaz, il y a de la place pour les génies et une certaine modernité. Les traces d'une tradition s'estompent et se noient dans un tourbillon vertigineux de couleurs mais l'énergie initiale ne se défait pas. Ce génie dionysiaque est parfois figuré mais toujours présent.

C'est le génie de Ouarzaz qui mène la danse. »

Alexandre PAJON



La maison de Saïd Ouarzaz.



Saïd Ouarzaz, *Vision, en bleu, sur toile.*

Les tableaux de Ouarzaz sont traversés par des esprits, des djinns. Héritages d'un passé pré-islamique ou apport de l'Afrique subsaharienne, les traditions portées par les confréries des gnawas sont très présentes au Maroc. Certains textes évoquent les mlouk, le Soudan et les ancêtres des Gnawa, ou encore le passé, la pauvreté et l'errance des esclaves comme le chant de *L'oncle M'Bara* :

« Le pauvre oncle M'Bara le Derviche,
Lui est malheureux,
Oh, Seigneur, guéris cet état, Dieu,
C'est un malheureux,
Monsieur monte sur le mulet,
Oncle M'Bara va à pied,
C'est lui le malchanceux Dieu,
Monsieur déroule le tapis,
Oncle M'Bara un drap usé,
Et M'Bara dort par terre,
Et M'Bara va pieds nus,
C'est lui le malheureux... »

Des divinités comme « Baba Hammou », esprit puissant des abattoirs, y sont invoqués

« Je me mets sous ta protection, Baba Hammou,
O Gnawi, beauté de la séance,
Je suis au service du sacrificateur,
Je viens avec le bouc,
Et j'ai brûlé l'encens comme demandé,
Je me mets sous ta protection, Baba Hammou... »



Saïd Ouarzaz, *Vision*, en rouge et jaune, sur toile.

BABA OUM

Baba Oum n'a pas vraiment d'âge ni d'histoire. Brocanteur et ferrailleur à Essaouira il vit maintenant dans une ferme isolée au milieu de la rocaïlle à vingt kilomètres de là. Il accumule ses créations sous les lits, derrière les rares meubles et les vend pour en vivre.



Babahoum de Mogador

« Là où les anciens Phéniciens étaient venus pour fabriquer la pourpre du Roi Juba, un vieux ferrailleur, un jour, alors qu'il avait atteint l'âge de 70 ans, se mit à peindre. Il regarde ce qu'il a fait. Il est très embarrassé par les images que ses mains ont produites. Il va au souk. Il montre ses dessins dans les échoppes, disant : « C'est mon neveu qui a fait ça. » Un an après : « C'est moi qui les ai faits. Vous en voulez d'autres ? » Il s'appelle Babahoum.

... Babahoum emplit l'espace de figures qui ne se touchent pas, sans ombre, posées de plus en plus loin les unes des autres, qui irradient. Son sens de la mise en page est inné, impérieux, immédiat, absolu. Aucune perspective ne les assemble ni ne conflue. Tout est frontal, tout est équilibré, tout est tranquille, tout fait silence.

Les chèvres sont dans les arbres. Les vieillards agitent leur canne vers le ciel. L'espace se peuple d'ânes, d'oasis, de canard, de puits, de souk, de tisserandes, de tapis, de palmiers, de murailles sombres. Des scènes anciennes, plus ou moins inspirées par celles qu'on peut lire dans l'Ancien Testament et dans les sourates du Coran, reviennent, se réinterprètent, ou s'évadent. La baleine de Jonas dévore une barque. Le serpent se retourne contre le buffle. La gazelle s'effondre dans le sable. »

Pascal QUIGNARD

Extrait du Catalogue réalisé à l'occasion
de l'exposition à la galerie Six Elzevir à Paris
par Philippe Saada du 8 au 12 octobre 2014



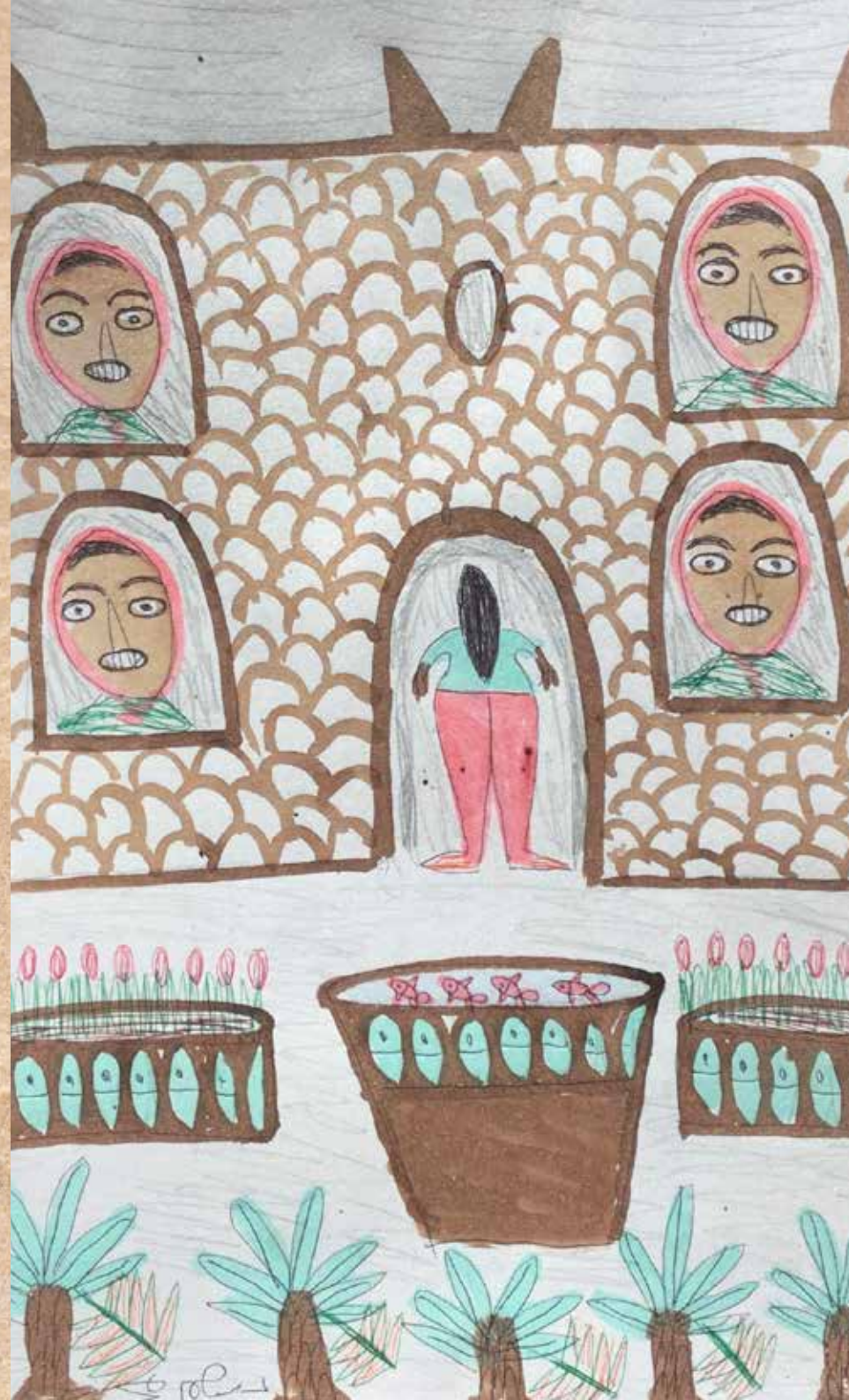
Baba Oum, Les bêtes, Au marché 1, 2, dessins au feutre sur papier (p. 26-27).



Baba Oum, *La ferme*, dessin au feutre sur papier.



Intérieur de la maison de Baba Oum.



Page de droit : Baba Oum,
La belle maison, dessin au feutre sur papier.

CONCEPTION DE L'EXPOSITION

Alexandre Pajon, Docteur en Histoire, a enseigné avant d'opter pour une carrière dans la coopération culturelle. Il a été directeur d'institut français et attaché culturel en Allemagne, en Grèce, au Maroc et en République tchèque. Il a créé EURO-Cesta pour favoriser les créations et échanges culturels entre les pays européens ainsi qu'avec l'Afrique du Nord (édition multimédia, expositions, rencontres et festivals).

Olivier Conil a débuté son parcours à Paris en exposant de la peinture contemporaine, notamment Hans Hartung, avant de tenter l'aventure marocaine.

Ouverte en 2012 par Olivier et Intha Conil, dans la médina de Tanger, la galerie Conil se distingue par une sélection d'artistes peintres, sculpteurs, dessinateurs et photographes provenant des deux rives de la Méditerranée. L'art présenté est novateur et contemporain, à l'image de ce qui joue sur le Détroit, à la croisée des influences africaines et européennes. La Galerie dispose maintenant de trois espaces d'exposition près des musées et lieux culturels situés au cœur même de la ville historique; elle contribue aux manifestations culturelles de Tanger aux côtés des institutions marocaines et françaises et des associations locales.

Pour ses 10 ans, la Galerie Conil a décidé de participer à des salons et des expositions en France afin d'y faire connaître ses artistes et ainsi de transmettre les histoires venues de l'autre côté de la Méditerranée.

KASBAH 6, rue Sidi Boukouja 90 000. Tanger

PETIT SOCCO 7, rue du Palmier 90 000. Tanger

PETIT SOCCO 35, rue des Almohades 90 000. Tanger

© Pour toutes les photos : Alexandre Pajon.



Ali Maimoun,
Totem, bois, pigments et sciure.

Des mains singulières.

Cinq artistes du Maroc des marges.

**Aïcha Aboutaleb, Ben Ali, Ali Maimoun,
Saïd Ouarzaz, Baba Oum**

Une exposition proposée et conçue
par Alexandre Pajon – association Euro-Cesta,
Toulouse et Olivier Conil – Galerie Conil – Tanger.



du 19 janvier au 25 février 2023

Ombres blanches

• **Galerie et librairie V.O. rue Mirepoix •**
du mardi au vendredi de 14 h à 19 h
le samedi de 10 h à 13 h et de 14 h à 19 h